

NOTICE

SUR LE CHANOINE MURITH

PAR

M. le Chanoine TISSIÈRE

Le 2 septembre 1862, la Société Murithienne, fondée depuis un an à peine, se réunissait à Sembrancher, sous la présidence du R^d chanoine Tissière, chez M. Emonet, dans la maison même où le chanoine Murith avait vu le jour. « M. le Président, dit le Bulletin (p. 12), ouvre la séance par un discours admirable sur la vie et les vertus de M. Murith. Nous ne reproduisons pas ce chef-d'œuvre parce qu'il a déjà paru à la demande de l'assemblée qui en a voté l'impression. »

Nous avons pensé que tous les Murithiens d'aujourd'hui seraient heureux de connaître la biographie du patron de leur Société aimée, aussi nous publions ce discours légèrement abrégé. (*)

• D'où venait, Messieurs, ce charme exclusif qui nous possédait en nous approchant de ce lieu ? Pourquoi cette émotion vive et profonde que nous avons tous ressentie en entrant dans cette habitation ? C'est que ce lieu a été un sanctuaire de vertus, d'études sérieuses, de science, de tout ce qui attire l'estime publique pendant la vie et de ce qui assure une renommée glorieuse après la mort : c'est ici qu'a grandi et a été élevé Murith....

Essayons d'esquisser à grands traits son tableau.

Laurent-Joseph, fils de Joseph Murith et d'Anne-Marie Castella, naquit à Sembrancher en 1742. Ses honnêtes parents, de condition bourgeoise et de mœurs patriarcales, ne se doutaient pas que, dans des conditions plus restreintes sans doute, leur enfant Laurent-Joseph, contemporain de Laurent

(*) Imprimé chez Hignou, à St-Maurice, en 1862.

de Jussieu, illustrerait un jour son nom et sa famille, comme Laurent de Jussieu devait illustrer les siens déjà très en honneur en France par les vastes connaissances de son oncle Bernard. Quoi qu'il en soit, notre jeune Murith fut entouré de tous les soins qui distinguent les familles bien nées. Ses parents voulurent même empiéter sur l'usage de sa raison et sur ses forces enfantines lorsque, reconstruisant ou bâtissant peut-être cette habitation où nous avons l'avantage de siéger aujourd'hui, son père, après avoir placé la pierre fondamentale, mit la truelle dans la main de son enfant, main qu'il dut diriger lui-même afin que le jeune Laurent-Joseph jetât la première truellée de mortier pour la construction de l'édifice qu'il devait habiter. Cet épisode prouve combien le père avait à cœur de réserver à son enfant d'aimables et touchants souvenirs.

Ses facultés s'étant développées avec les années de son adolescence, notre jeune Murith comprit bientôt que l'âme est faite pour jouir de la connaissance de la vérité, que tout homme, surtout l'homme de génie, ne se doit pas seulement à lui-même, mais à la Société entière, et qu'il doit concourir de tout son pouvoir à l'amélioration de la destinée commune. Animé de ces sentiments et favorisé par des talents supérieurs, il fit d'excellentes études classiques.

Une vocation particulière et un goût décidé pour les études sérieuses le déterminèrent à quitter sa famille et toutes les brillantes espérances qu'il pouvait avec raison attendre dans le monde. Il résolut de s'enrôler sous les drapeaux de la vie religieuse, et le 17 septembre 1760 il fut admis comme novice dans la Congrégation du Grand-Saint-Bernard. Le 22 septembre de l'année suivante il s'attacha à la Congrégation par des vœux solennels, et le 20 septembre 1766 il reçut l'onction sacerdotale.

Il n'entre pas dans mon plan de vous entretenir de sa vie religieuse, ni de vous dire de quelle haute considération il jouissait dans la corporation dont il fit partie. Il me suffit de vous dire, sous ce dernier rapport, que dans toutes circonstances, et surtout dans les affaires ardues ou dans les missions

déliçates, ses confrères l'honoraient de toute leur confiance. C'est ainsi, par exemple, qu'il fut envoyé en Alsace pour y intéresser la charité chrétienne en faveur de l'hospitalité et qu'en 1775 la Congrégation le choisit pour remplir les offices de clavendier et de prieur-claustal, c'est-à-dire pour recevoir les voyageurs et pour présider la communauté résidant à l'hospice.

Prêtre, M. Murith dut naturellement vaquer aux études indispensables à sa profession. Il le fit avec tant de succès qu'il mérita plus tard le titre de *Notaire apostolique*. Pendant qu'il travaillait à acquérir les connaissances nécessaires à son état, il demandait à la lithologie et à la minéralogie une récréation pour son esprit et une diversion à ses études ecclésiastiques. Bientôt les corps simples non métalliques, puis les corps simples métalliques, ensuite les corps composés binaires et enfin les corps composés ternaires vinrent en ordre se ranger dans le domaine de ses connaissances. Alors les rochers en masses, les montagnes à flancs déchirés, les blocs détachés de leur souche, les cailloux errant dans les vallons, tout fut mis à contribution pour former une magnifique collection minéralogique ; collection qu'il compléta pendant sa vie et qui est conservée dans un cabinet au Grand-Saint-Bernard.

Le savant qui nous occupe éprouva de bonne heure combien l'amour de l'histoire naturelle embellit et anime la vie. Il aurait pu se reposer à l'ombre de ses premiers succès ; mais, vous le savez, Messieurs, les naturalistes sont comme les conquérants : rien ne tempère leur ardeur. M. Murith fut stimulé, plus vivement que tout autre, par le désir de sonder tous les secrets des diverses branches de la science. Il s'occupait donc successivement ou simultanément de géologie, de conchyliologie, d'ornithologie, d'entomologie et de zoologie en général. Il fit un exposé géologique d'une partie du Valais ; on trouve encore de lui quelques notes sur l'ornithologie : il fit aussi une belle collection entomologique qui, certes, eût figuré avec honneur dans un musée, mais cette collection a été tellement endommagée que, s'il pouvait la revoir, il ne la reconnaîtrait pas. Les restes de ses collections entomologiques et

conchyliologiques ont été transportés au Grand-Saint-Bernard. Murith ne reste pas étranger non plus à l'archéologie ; la numismatique surtout lui sourit agréablement. C'est lui qui, aidé de ses confrères Jean-Joseph Ballet et Jérôme Darbellay, a commencé le médaillier que l'on peut voir aussi à l'hospice du Grand-Saint-Bernard. Il avait fait sur les antiquités un travail qu'il devait publier ; malheureusement sa bonne foi fut victime d'une duperie. Un étranger s'empara facilement de sa confiance ; Murith lui remit son manuscrit sous la promesse formelle de le faire éditer. L'édition ne parut point, et, malgré toutes les réclamations, le manuscrit fut perdu pour son auteur *.

Quoique presque toutes les sciences physiques et naturelles aient eu une large part dans les études de Murith, c'est bien la botanique qui a obtenu sa prédilection, et c'est elle aussi qui s'est particulièrement réservé l'honneur de l'immortaliser aux yeux du monde savant. Mais les travaux et les succès de Murith pour la flore du Valais vous sont trop familiers, Messieurs, pour que je m'arrête à vous les signaler, même sommairement.

En présence d'une si vaste érudition, sachant d'ailleurs qu'il a été nommé curé de Liddes en 1778, prieur de Martigny et surveillant en 1791, on est à se demander comment Murith a pu trouver le temps de se vouer à tant d'études, tandis que mille autres occupations d'état réclamaient tous les moments d'une vie ordinaire. — Eh bien ! ne voulant point soustraire à ses ouailles le temps qu'il devait leur consacrer, il le leur accordait tout entier ; il craignait de faire un larcin au troupeau qui lui était confié, mais il ne craignait point d'en faire un à son repos. Son sommeil était de courte durée : le soir il aimait à prolonger ses veilles, et dès les trois heures du matin ses sciences favorites le retrouvaient à l'ouvrage. Il donnait donc à ses occupations de luxe une partie du temps

(*) On trouve quelques fragments des notes de Murith sur les antiquités, dans le troisième volume des *Mémoires de la Société royale des Antiquaires de France*, 1821, p. 503. C'est à lui aussi que nous devons la découverte des premières monnaies salasses, qui sont aujourd'hui si recherchées.

qu'on donne ordinairement au repos, et aussi quelques loisirs dont il pouvait disposer pendant la journée. Par conséquent, tout en ornant son âme par l'accomplissement du devoir, il trouvait le moyen d'orner sa vie de science, de cultiver sa noble intelligence, d'écrire à ses nombreux amis et de correspondre avec la Société d'émulation de Lausanne et avec l'Académie celtique de Paris, dont il était membre ; c'est-à-dire qu'il savait pourvoir aux besoins de son âme, de son esprit et de son cœur.

Si parfois, sans nuire au nécessaire, il pouvait faire des excursions scientifiques, il les faisait avec autant d'empressement que de bonheur. C'est ainsi qu'étant curé à Liddes, il fit le premier l'ascension du mont Vélán : c'était en 1786. Les ascensions de cette nature n'avaient pas alors la vogue qu'elles ont actuellement. Les conquérants avaient déjà humilié bien des armées de braves ; mais les ascensionnistes n'avaient guère humilié, en les foulant aux pieds, ces géants à couronnes de glaces éternelles qui semblent défier les humains et pénétrer jusqu'aux cieux. Murith fit donc les préparatifs pour cette conquête d'un genre presque nouveau ; il s'associa deux chasseurs de chamois, et, avec cette modeste escouade, notre intrépide naturaliste courut prendre d'assaut la cime du Vélán. L'un des chasseurs, déconcerté par les difficultés et épuisé par la fatigue, s'avoua vaincu bien avant d'arriver au point culminant : l'autre, plus fort et plus aguerrri, réunit tout ce qu'il avait de courage, et, après bien des obstacles surmontés, Murith et son guide atteignirent le sommet désiré. Là, il fit d'intéressantes observations barométriques que Bourrit a enregistrées dans son ouvrage : *Passage des Alpes*.

Étant prieur de Martigny, il eut, ainsi que le R^{me} prévôt Luder, l'honneur de converser avec Napoléon Bonaparte, alors premier consul, pendant trois jours que celui-ci s'arrêta à Martigny ; il l'accompagna ensuite jusqu'à la cité d'Aoste. (C'était en 1800, vers la mi-mai).

Pendant les premières années de sa vie pastorale à Martigny, il fit, dans l'intérêt de la science, des excursions botani-

ques dans toutes nos vallées latérales, souvent avec ses amis, les Thomas, de Bex ; il en rapporta les riches productions végétales qu'il a soigneusement consignées dans son *Guide du botaniste en Valais*, imprimé à Lausanne en 1810. In-quarto.

Appelé par l'illustre Gosse pour assister les 5, 6 et 7 octobre 1815, à Mornex, près Genève, à la fondation de la *Société helvétique des Sciences naturelles*, sa santé ne lui permit pas de répondre à cette aimable invitation et d'entreprendre ce voyage. Il donna cependant son assentiment et son nom se trouve inscrit parmi les fondateurs de cette Société qui a pris de si larges développements et a rendu de si éminents services à la science et à la patrie.

Une vie qui était une chaîne non interrompue de tout ce que l'on désire dans l'homme de bien et dans l'homme de science, devait-elle jamais finir ? — Telle est la destinée de tout mortel : il sort du néant pour courir au tombeau ! — Un travail assidu et les années elles-mêmes avaient bien altéré la santé de Murith. Il alla chercher du soulagement dans les eaux de Vichy, dont il obtint un heureux résultat. Cependant il ne se fit point illusion ; il voyait bien qu'il ne pouvait retarder plus longtemps la fin de sa carrière. Habitué dès son jeune âge à puiser la révélation du bonheur mystérieux pour lequel nous sommes formés jusques dans l'admiration et dans l'étude du spectacle de cet univers, son âme se détachait de plus en plus du monde en adoucissant ainsi le moment de la complète séparation, qui ne devait pas tarder. Enfin, mûr pour un monde meilleur, Murith, ayant achevé de tresser sa double couronne de glorieuse immortalité, je veux dire de vertu et de science, mourut à Martigny le 9 octobre 1816.

Dans l'église paroissiale de Martigny, où il a été inhumé, aucun monument, aucune inscription ne rappellent sa mémoire. Sur son tombeau, on ne voit pas même, comme sur la tombe du pauvre villageois, le petit tertre surmonté de la croix de bois et orné de l'humble parure du souvenir et de la douleur. Cependant sa renommée le fait survivre à lui-même et les années, maîtresses de tant de choses, ne semblent qu'ajouter à l'éclat de sa couronne.